

La Bourgeoise

De l'endroit où la ferme est perchée, on ne voit positivement qu'une haie et le ciel. Il faut monter jusqu'au grenier par l'échelle qui en atteint la lucarne pour jouir d'un autre coup d'oeil; ainsi, on voit la vallée de la *Sevré* qui se déroule en arc largement étendu de La *Villedieu* à Saint-*Maixent* et qui se termine là par un grand cirque dont la pente douce porte le tapis des maisons. Un bourrelet d'arbres le traverse — la route de *Poitiers*, la place *Denfert*, les Allées, la route de *Niort*. La grosse masse gothique de l'église, avec son clocher de pierre, les bâtiments de l'École militaire, ceux du Collège et de l'École des filles, absorbent les maisons au point qu'on n'en voit que quelques-unes; ainsi la ville se réduit à rien, et pourtant il y a du monde, et même du monde qu'on n'ignore pas, parce qu'il fait du bruit et qu'il est toujours dehors: des soldats, les officiers du cadre instructeur, les ménages des jeunes élèves, les lieutenants garçons. Autrefois, c'était bien plus extraordinaire, parce que les élèves de l'École militaire y arrivaient avec les uniformes de leurs régiments; alors, trois fois par semaine, on voyait de beaux sous-officiers de l'infanterie de marine, des chasseurs à pied, des alpins, des zouaves, des tirailleurs algériens. C'étaient des jeunes gens fous de la vie, qui s'imaginaient que la prochaine ficelle d'or qu'on leur coudrait sur la manche leur assurerait la fortune. Ils s'en mettaient jusque-là! Les magasins de la rue *Châlons* faisaient des affaires merveilleuses, les coiffeurs avaient des tarifs spéciaux pour MM. les élèves, les lotions étaient à cent sous et les boutons de manchettes en nacre ou en corozo, à vingt-cinq francs; le café des Arts et celui de la Promenade regorgeaient de clients jusque sur les trottoirs; les beuglants étaient assaillis, on en comptait jusqu'à six et chacun avec un comique et douze ou quinze chanteuses qui étaient fort occupées. Le désastre, hélas! c'est qu'à la fin de l'année le colonel recevait des centaines de lettres où l'on réclamait des sommes fabuleuses aux malheureux garçons qui avaient des ardoises un peu partout. C'était le beau temps! Aujourd'hui, tout est changé: plus de cafés-concerts, plus de ces coiffeurs à l'instar de *Paris*. La vague de sagesse a tout submergé.

De si haut, du haut de la ferme des *Essiaules*, on ne voit pas l'animation de la ville. Elle semble même endormie. Les marchés du samedi et les foires qui drainent les autos, les carrioles et les pèsans à pied, hommes, femmes, drôles, chargés de paniers, poussant les veaux et les troupes de cochons, conduisant les bœufs, qui marchent paisiblement, frontés du joug, ne se devinent pas.

Il faudrait être dans l'axe de la route ou au bord; mais la ferme est au bout du vieux chemin qui dévale vers *Nanteuil*. Comme dit *Justine*, c'est un pays oublié. Quand elle va au marché de "Saint-*Maissant*", elle fait comme si elle allait à *Paris*, elle ne regarde rien. Lèvres pincées, elle règle rapidement ses affaires: elle vend ce qu'elle apporte, elle passe rue *Châlons* ou rue des Halles, achète rondement ce qu'elle a décidé, en faisant la moue, en liardant comme sa mère liardait dans le temps, et elle se sauve flanquée de ses deux paniers, son grand parapluie de coton couché en travers sur l'un d'eux. Le cotillon relevé jusqu'à la taille, qui découvre un gros jupon de droguet au-dessous duquel il y en a un autre de bonne toile, elle traverse la ville en sabots, jetant à peine des coups d'œil aux filles, celles qu'elle nomme avec mépris "la jeunesse", qui viennent là chapeautées comme des demoiselles en robes à la mode des journaux de *Paris*, bas de soie et souliers découverts à hauts talons, et elle se demande comment ces drôlières s'en tirent dans les chemins creux des fermes qu'elle connaît. Elle les méprise, ah! ça oui! Elle songe aux marchés de jadis où l'on voyait les hommes en blousé, cette blouse dont ils étaient si fiers qu'on s'imaginait qu'ils en transmettraient l'orgueil à des générations et des générations de vrais pèsans. Et les femmes, avec leur caillon de la Crèche et de Breloux, leur coiffe de La Mothe, leur grisette de *Niort* et du Marais, leur châle de soie à pointe bien ajustée sur les épaules, leur tablier de satin brodé, qu'ont-elles donc fait de leurs filles? Les bonnets tuyautés, on n'en voit presque plus; les caillons, on les compte. Elle, *Justine*, elle a gardé le sien, et c'est bien ce qui chafougne son fils! C'est bien aussi ce qui la met en colère, parce que, sans lui, on verrait ce qu'on verrait! Elle n'admettrait pas que sa servante porte un chapeau grand comme un nid de merles, posé de travers sur sa tête et qui lui cache un œil. Jusqu'à la gardeuse d'oches qui ne rougit pas de porter un manteau avec fourrure de vrai lapin, qui lui va comme un pardessus à un épouvantail... Enfin, il y en

aurait trop à dire! Elle s'en va, rageuse, traversant la ville comme si elle foulait un domaine empoisonné.

Après la place *Denfert-Rochereau*, sa mauvaise humeur commence à tomber. Elle aperçoit son coteau, elle commence à revoir des champs, et puis elle pense à ce qu'elle rapporte dans sa bourse qui lui bat les jambes. Jadis, il est certain qu'on ne faisait pas de tels bénéfices. Les œufs étaient à huit sous la douzaine, le beurre à six sous la livre, les poulets à vingt-huit sous le couple. Tout ça, il est vrai, était pour le bénéfice de la bourgeoise. Le mari n'avait rien à voir là-dedans, pas plus que dans la vente des légumes du potager: quatre sous le chou quand il était gros, trois sous la botte de têtes d'ail, cinq le cordon d'oignons..., ça ne portait pas bien loin; maintenant, des poulets à trente francs la paire, des oies et des dindes à cinquante francs la pièce, et les légumes, la salade à vingt sous!... S'il n'y avait pas la question des caillons, des coiffes, des bas de soie et des souliers découverts, l'époque serait encore aimable, quasiment meilleure que l'ancienne, et *Justine* ne grognerait plus du matin au soir, comme elle avait vu faire à feu sa mère et sa grand-mère. Il y aurait bien encore, il est vrai, la question des autos qui vous obligent à vous garer rondement, tandis qu'autrefois, on prenait son temps pour laisser passer une voiture. Mais, ne faut-il pas que le progrès marche son train?

Lorsque *Justine* atteint la fourche de la vieille route de *Poitiers* et de la nouvelle, elle est presque à la "bonne". Elle ne voit plus ces toits d'ardoises qui la font bisquer; elle retrouve les toits plats à tuiles rondes qui demeurent blonds pendant des années; elle revoit aussi les meules de paille; et puis, elle rencontre des visages de vieux qu'elle reconnaît. Plus haut, voilà un chemin, bordé de noyers, et des palisses qui recouvrent les petits murs de pierre sèche pour garder les champs; une ageasse en jaillit silencieusement, un "roibeurtau" se met à chanter si près d'elle qu'elle en a les oreilles percées? Elle ne le note point, bien sûr; tout cela n'en opère pas moins un apaisement en elle et lui fait hâter le pas. Tout de même; à la mi-côte, elle sent que son vieux cœur de soixante-dix ans réclame. Elle s'arrête net pour souffler, se retourne, considère le long ruban de chemin qu'elle a parcouru; s'il n'y avait pas les autos qui passent sans arrêt, elle s'assiérait au revers du fossé, mais quelqu'un lui demanderait de monter dans une de ces machines de malheur, parce que le pésan est bien venant et qu'il n'aime pas trop laisser sur la route une femme qu'il peut aider. Elle ne veut pas leur avouer qu'elle est un peu hourdie, et aussitôt, entêtée, elle reprend sa marche. Elle n'est pas si loin que cela des *Essiaules*. Quand elle sera au monticule de pierre qui se trouve un peu plus haut que la vieille carrière, elle verra les grosses têtes des noyers qui dominent la ferme. Le petit quart d'heure de chemin qui lui reste ne comptera pas.



Dès la pointe de l'aube, elle est debout et court de son menu trot saccadé et mal fait comme si, le pied écrasé, la douleur l'obligeait à sautiller. Les domestiques peuvent geindre, nul ne l'empêcherait de mener son train. Elle ne connaît ni fêtes, ni veilles, ni lendemain de fêtes, ni "couées", ni digestions, comme elle dit, et la seule chose qui la chagrine, c'est qu'à la nuit tombée elle ne peut plus encore tarabuster ses valets. Le matin, réveillée par le coq, elle tambourine sur la cloison pour lancer un commandement à la servante. Elle est partout, aux étables, aux champs; elle voit tout, soupèse, tâte, ramasse, range tout. A-t-elle de l'argent de côté? Idiot celui qui en douterait, bien malin celui qui en aurait la preuve.

Elle ne se plaint pas plus qu'elle ne se réjouit; elle a toujours sa face verrouillée; et son humeur ne varie pas souvent. Elle n'est pas mauvaise, elle est même bonne, mais elle a des mots. Les grandes pluies, les gelées hâtives, la sécheresse, les rafales qui cassent les arbres lui arrachent pourtant des lamentations; toutefois, ses rides n'ont pas un tressaillement.

Un mendiant se présente?

—*Adèle*, baille-lui un chanteau avec du fromage!

De quel ton !

Les bêtes lui obéissent comme les hommes; elle ne les accable pas d'injures, mais elle sait leur parler. Ses ordres sont secs et si réduits qu'ils semblent des chiffres. Les bêtes virent, s'arrêtent, repartent, à croire qu'elles comprennent elles aussi qu'on ne discute pas avec la bourgeoise. Nul, d'ailleurs, n'a jamais discuté avec elle, sauf son défunt mari quand il revenait de la foire, l'haleine un peu trop chaude et un brin de

poésie dans le cerveau. Dans ce temps-là, elle était bien la bourgeoise, mais elle n'était pas souvent la maîtresse. A la mort de son mari, les affaires ont changé du jour au lendemain. Elle a fait coudre un ruban noir à son caillon et, d'autorité, elle a pris la direction de la ferme. Ceux qui avaient tenté de l'amadouer en avaient été pour leurs frais. Si on lui dit :

—*Justine*, votre maison est bien tenue.

Elle répond en bougonnant :

—Toutes les maisons sont bien tenues!

Quelquefois, pour se faire bien venir, on lui apporte des cadeaux: on lui ferait présent de fruits empoisonnés qu'elle ne ferait pas une autre tête. Ne pouvant tout de même pas les refuser, elle les reçoit comme si elle devait les jeter au fumier.

A la *Saint-Jean*, dès le matin, elle sonne au château. C'est chez M. de *Martusey*, le propriétaire des trois champs qui bordent la ferme et qu'elle n'a jamais pu lui acheter parce qu'il n'a jamais voulu les lui vendre. Elle prononce:

—C'est pour l'argent!

Aussitôt, elle délie sa bourse, aligne ses billets et attend qu'on vérifie le compte pour se lever.

—Ah ça! *Justine*, dit M. de *Martusey* un peu contrarié, vous ne souhaitez donc jamais rien, vous?

—Quoi c'est donc que j'souhaiterais, Monsieur le Comte?

—Je ne sais pas, une réduction; ou que je relève le mur de pierres sèches qui s'effondre du côté de la mare...

—Le mur, il est bien assez bon pour ce qu'il nous sert; une réduction..., ce qui est dit est dit. J'en suis pour la parole!

Voilà! Personne ne peut l'appivoiser, M. de *Martusey* finit par se piquer au jeu. Un jour qu'il chassait, il la rencontra et lui dit gaillardement:

—*Justine*, prenez ces deux perdreaux.

Elle commença de faire sa figure de dogue soupçonneux.

—Vous les porterez au château!

Justine, qui tenait les deux perdreaux, faillit les lâcher, mais le Comte avait déjà tourné les talons. Renfonçant sa rogne, sans rechigner, elle porta les deux perdreaux à la cuisine.

Une autre fois, le Comte passant par la ferme y entra:

—*Justine*, donnez-moi un verre de vin.

Ce fut par les services qu'il lui demandait qu'il eut raison d'elle.

Elle obéissait, pareille à une bête féroce, en se demandant par quel pouvoir son dompteur la dominait.

Maintenant, quand M. de *Martusey* veut prendre du bon temps, il fait prier *Justine* de venir le voir, et elle se présente, les lèvres cadennassées, les sourcils froncés, l'œil sec, prête à mordre, ou à faire ce qu'on désire.

Si le Comte n'avait pas craint de perdre la fermière la plus ponctuelle et le meilleur agriculteur du pays, il l'aurait informée, par taquinerie, qu'il était décidé à augmenter le prix de ses trois champs.

Un soir qu'il avait des amis à qui sa femme parlait de *Justine*, il promit de l'inviter à dîner pour le lendemain. Mme de *Martusey* crut qu'il plaisantait. Le lendemain, au premier coup de cloche, on vit *Justine* pousser la grille du château, *Justine* en grande toilette, le foulard de soie sur les épaules et tous ses bijoux dehors. Elle entre-bâilla la porte de la cuisine et demanda:

—Les maîtres sont-ils à souper?... Non? Dans ce cas, j'attends...

Et tandis qu'on prévenait M. de *Martusey*, elle releva sa jupe, s'accroupit dans le coin du foyer,

calme, tendant ses mains au feu.

Ce fut M. de *Martusey* lui-même qui la vint chercher pour la conduire à table.

Elle fit ses trois révérences, s'assit, souleva délicatement sa serviette, la disposa près d'elle, sur la nappe, et, les doigts croisés, elle attendit.

—Eh bien! *Justine*, l'appétit?

—Merci, Monsieur le Comte, l'appétit va.

—Vous ne prenez jamais de potage?

—Pardon, Monsieur le Comte, trois fois par jour, de la soupe.

—Alors, prenez du potage!

—Merci, Monsieur le Comte, pas ce soir; ça me changera.

Elle refusa le premier plat, le second, et tous les plats jusqu'à l'entremets dont elle faillit se servir. Si l'on avait insisté, peut-être qu'elle s'y serait décidée. On n'insista pas et elle fit comme un enfant qui se met en pénitence; elle suivit le plat des yeux.

Cependant, elle prit quelques feuilles de salade.

Au dessert, elle s'exclama timidement, en s'adressant à Mme de *Martusey*, parce que les femmes s'entendent toujours plus facilement entre elles :

—Les belles pommes !... Oh! ces pommes!

On lui dit:

—Prenez-en une.

—Non!... merci.

—Ah ça! *Justine*, fit le Comte en passant au salon, pourquoi n'avez-vous pas voulu toucher à ce qu'on vous offrait? Vous avez eu peur qu'on vous empoisonne?

—Mon Dieu!... C'est-il possible!

—Ou bien, vous êtes malade?

—Écoutez, Monsieur le Comte, avoua-t-elle en baissant la voix; c'est que j'ai dîné avant de venir!

On se récria; M. de *Martusey* la réprimanda :

—Je pourrais m'en offenser, *Justine*!

—Non, Monsieur! C'est déjà bien assez de gloire pour moi d'être ici... Je ne voulais point vous porter tort, allons!

Rentrée chez elle, elle ne se vanta jamais d'avoir été invitée à dîner au château. Elle aurait eu trop peur qu'on se moquât d'elle; pourtant, on avait été bien honnête, mais sait-on jamais, chez un homme du monde, ce qu'on nous offre? On n'est à l'aise avec lui que quand il accepte de casser la croûte chez vous, sans façon, à la bonne franquette.

